


> Théâtre

Don Juan revient de la guerre

Texte **Ödön von Horváth** Mise en scène **Guy Pierre Couleau****Du jeu 5 au sam 14 janvier****Lundi > vendredi à 20h / Samedi à 19h**TnBA - Studio de création - Durée 1h30 

© André Muller

TnBA - Théâtre du Port de la LunePlace Renaudel BP7
F 33032 Bordeaux
Tram C / Arrêt Sainte-Croix**Renseignements et location****Au TnBA** - Ma > Sa, 13h > 19h
billetterie@tnba.org
T 05 56 33 36 80
www.tnba.org

A partir de 15 ans

Durée : 1h20

Petite salle – CDE

Représentations tout public :

Mardi 18 novembre à 19h

Mercredi 19 novembre à 19h

Jeudi 20 novembre à 19h*

Vendredi 21 novembre à 19h

Samedi 22 novembre à 18h

Vendredi 28 novembre à 19h

Samedi 29 novembre à 18h

Lundi 19 janvier à 19h

Mardi 20 janvier à 19h

Mercredi 21 janvier à 19h

Vendredi 23 janvier à 19h

* Rencontre avec les artistes à l'issue du spectacle

Création avec l'ensemble artistique de la Comédie De l'Est

Don Juan revient de guerre

De Ödön von Horváth

Mise en scène

Guy Pierre Couleau

Assistant à la mise en scène

Bruno Journée

Avec

Nils Öhlund

Carolina Pecheny

Jessica Vedel

Traduction Hélène Mauler et René Zahnd

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté.

Création novembre 2014 à la Comédie De l'Est à Colmar

Production Comédie De l'Est, Centre dramatique national d'Alsace

Le texte est publié chez l'Arche Editeur.

L'histoire

Au premier acte, Don Juan, qu'on croyait mort, revient après avoir été grièvement blessé au physique comme au moral. Il part à la recherche de son ancienne fiancée, porté par un espoir nouveau

A l'acte II, Don Juan est immobilisé à l'hôpital par la grippe espagnole. Il attend vainement une réponse aux lettres adressées à sa fiancée. Puis, saisi dans le tourbillon de ce monde qui se repaît de la perte des valeurs et des repères et est soumis au règne de l'argent roi dépensé à flots par les profiteurs de guerre et les nouveaux riches, Don Juan s'abandonne aux femmes. Il en rencontre une multitude. Oublieux de sa quête, il est repris par ses anciens démons. Il conquiert puis il quitte celles qui lui rappellent par un détail physique la fiancée d'avant-guerre dont il a oublié jusqu'aux traits et qui demeure ainsi un idéal insaisissable.



A l'acte III, la grand-mère de sa fiancée, attendant Don Juan barricadée chez elle, lui apprend la mort de la femme aimée, morte de chagrin le 3 mars 1916.

Don Juan par Horváth

On ne sait pas si Don Juan, en tant que personnage historique, a un jour vécu. Mais il est certain que le type du Don Juan a jadis existé, et par conséquent il est clair qu'il existe encore aujourd'hui et existera toujours. Je me suis donc permis de dépeindre un Don Juan de notre époque, parce que notre propre époque nous est toujours plus proche. En apparence, certes, ce Don Juan aussi appartient déjà au passé, puisqu'il est mort pendant la grande inflation de 1919-1923, c'est-à-dire à une époque où, même au sens le plus banal du terme, toutes les valeurs se sont déplacées. Mais c'est, comme je l'ai dit, une époque révolue en apparence seulement puisque, en se plaçant d'un point de vue un peu plus élevé, nous vivons toujours dans l'inflation sans que l'on puisse prévoir quand elle prendra fin.

C'est typique de notre temps, à quel point chacun change au plus profond de son être suite aux catastrophes qui frappent la collectivité. Ainsi Don Juan lui aussi revient de la guerre et s'imagine être devenu un autre homme. Pourtant il reste qui il est. Il ne peut pas faire autrement. Il n'échappera pas aux dames.

On a cherché à résoudre l'énigme de Don Juan de multiples façons, depuis des centaines d'années, mais l'énigme est insoluble. Le personnage est passé par les métamorphoses les plus diverses, du briseur de mariages, meurtrier et diffamateur des morts dans la version primitive jusqu'au gentleman fatigué dont on dissèque la psychologie. Il vit dans la tradition et la légende en criminel de haut vol qui, comme une force de la nature, se dresse contre l'usage et le droit. Il est le grand séducteur qui, encore et encore, est séduit par les femmes. Toutes lui succombent mais – et c'est sans doute là le point crucial : aucune ne l'aime vraiment. (C'est d'ailleurs pourquoi il n'y a pas une seule scène d'amour dans cette pièce.)

Alors qu'est-ce qui attire les femmes chez Don Juan ? Ce n'est pas seulement la sexualité masculine, dont il est sans conteste le représentant le plus fort, mais c'est l'engagement métaphysique de cette sexualité, particulièrement intime et exclusif, dont l'effet est irrésistible pour les femmes. Le Don Juan cherche toujours la perfection, donc quelque chose qui n'existe pas sur terre. Et les femmes veulent toujours lui prouver et se prouver à elles-mêmes que tout ce qu'il cherche, il peut le trouver sur terre. Le malheur des femmes est que leur horizon est terrestre – lorsqu'elles pressentent avec horreur qu'il ne cherche pas la vie, mais aspire à la mort, alors seulement elles s'écartent de lui, effrayées. La faute tragique de Don Juan est qu'il ne cesse d'oublier, voire de tourner en dérision, son attente passionnée, et il devient ainsi la victime cynique de son propre effet, mais non sans tristesse.

Odön von Horváth

Avant-propos à la pièce

Note de lecture

par Guy Pierre Couleau

« *Ceux qui brûlent des livres finissent tôt ou tard par brûler des hommes.* »
Heinrich Heine

Ce n'est pas un hasard si Ödön von Horváth écrit *Don Juan revient de guerre*. Nous sommes en 1937 et il ne fait plus guère de doute que les nazis au pouvoir en Allemagne vont faire basculer l'Europe dans une tragédie sans égale. Le racisme est à son comble, institué comme une normalité parmi toutes les couches de la société allemande, la haine de l'autre et l'intolérance sont devenues les valeurs refuges d'une nation qui rêve de revanche et refuse d'entrevoir son avenir criminel. Partout dans ce Reich sinistre se préparent la destruction et l'anéantissement de ce qui était une grande culture éclairée. Lessing, Goethe et tant d'autres n'auront rien pu empêcher. Dans le même temps, sur les rives de la Méditerranée, Albert Camus adapte au théâtre le roman de Malraux *Le temps du mépris*, qui dénonce les atrocités nazies. De l'autre côté de l'Atlantique, Charlie Chaplin réalise *Le Dictateur*.

Don Juan a-t-il jamais existé ? Cette question n'intéresse que peu Horváth, puisqu'il met en scène ce personnage sous les traits d'un soldat survivant de la guerre de 14-18. L'Allemagne a perdu la guerre et les hommes sont morts au front. Seul Don Juan revient et erre sur les ruines de son pays d'autrefois, sur les débris de ce que furent sa ville, ses amours, les femmes de sa vie. Cet homme, ou plutôt le fantôme de cet homme mythique et ravageur, transporte pourtant toujours avec lui un potentiel de mort pour tous ceux qui l'approchent. Don Juan revient de guerre, malade, atteint de la fameuse grippe espagnole qui décimera près de cent millions de personnes dans cet immédiat après-guerre. S'il survit, c'est grâce à l'espoir de retrouver la fiancée qu'il avait quittée avant de partir au combat. Mais elle est

morte et il ne l'apprendra qu'au terme d'un voyage qui lui fera croiser de nombreuses femmes de son passé : trente-cinq personnages féminins et autant de figures d'un pays qui se cherche et tente de se reconstruire, dans l'inflation et l'émancipation des mœurs. *Don Juan revient de guerre* se situe dans la réalité politique et sociale de l'après-guerre. Ce sont les années folles.



George Grosz, *Dusk*, 1922

C'est aussi et surtout en toile de fond, l'Allemagne vaincue et malade d'un trouble dont s'empare formellement l'expressionnisme, les débuts de la République de Weimar aux temps de la grande inflation. Mais c'est aussi le moment où l'Europe tente de se reconstruire en s'ouvrant aux nouveautés, en respirant les parfums inconnus venus de l'Ouest, avec le jazz et les films du nouveau cinéma américain par exemple, et en savourant avec un plaisir presque érotique les influences orientales qu'elle découvre dans les modes, les textiles, les meubles... Les couleurs sont omniprésentes, la chair, les corps et les appétits se libèrent, au rythme de l'argent des banques et des petits épargnants qui s'évapore et ne vaut plus rien. Ce sont donc les gens qui réclament une valeur, celle de leurs sentiments et de leurs rêves perdus pendant toutes ces longues années de guerre. Don Juan n'est plus de ce temps. Avec son errance, nous traversons les ruines d'une époque, celles d'une utopie, d'une société tolérante, démocratique et moderne, pour plonger sans nous en rendre compte dans la glaciation arriérée du fascisme et de la violence. Folie et raison se trouvent ainsi mises en dialogue, d'un bout à l'autre d'une Première Guerre mondiale, qui n'aura produit que mort et vanité.

Sur scène, un homme pour le rôle de Don Juan et deux comédiennes pour incarner ces trente-cinq femmes. Actrices protéiformes, capables de suggérer ces figures par une incarnation distanciée, elles seront nos guides dans cette quête illusoire de Don Juan au coeur de sa propre perdition, de ses fantasmes et de ses peurs.

Don Juan revient de guerre sera un spectacle de forme légère, destiné à s'adapter à tout type d'espace. Ce spectacle sera conçu pour la tournée et pour voyager.

Guy-Pierre Couleau
mai 2014

Carnet de bord durant les répétitions

par Guy Pierre Couleau

Ce carnet de bord est envoyé à toute l'équipe de la Comédie De l'Est.

Les répétitions de *Don Juan* se déroulent dans un premier temps à Paris, puis sur l'île de la Réunion, pour finir à Colmar.

Les acteurs répètent dans la même journée *Don Juan* et joue devant des spectateurs *Guitou*

Mardi 21/10/2014

Bonjour à tous,

Voici la première journée de répétitions de *Don Juan* qui vient de se dérouler et en voici une première image.

Nous sommes installés dans une des salles de travail de Lilas en scène, un espace très fréquenté par beaucoup de compagnies de danse et de théâtre, depuis quelques années maintenant. C'est aussi le lieu de construction de Jipanco, fabricant de décors pour le spectacle.

Ce matin, une italienne de Guitou et cet après midi les premières scènes de ce *Don Juan* si particulier, un texte dense et profond. Quatre tables forment l'espace de jeu du premier acte et quelques chaises les complètent. Un style très simple sur le plan scénique et qui demande un grand travail du corps et du sens. Il y a une vraie modernité du texte et des situations. Un intemporel en fait.

Les acteurs cheminent avec moi dans les méandres du long poème de Horvath. Nous en sortons ce soir un peu éblouis de tant de subtile construction. Mais ce qui frappe d'emblée, c'est la vérité des personnages qui nous sont donnés à interpréter.



Pour la scène ci-dessous, voici la didascalie : "Chambre dépouillée avec lit, canapé et table de toilette métallique. *Don Juan* arrive avec la deuxième fille."

A demain pour la suite et bonne journée à tous.

Guy Pierre

Mercredi 22/10/2014



Aujourd'hui, c'est l'acte deux que nous explorons.

Avec un peu plus de densité, parce que la pièce monte en puissance et que les rôles se complexifient de scène en scène.

Sous l'oeil plus qu'attentif de Bruno dans son rôle d'assistant, nos trois comédiens personnifient de plus en plus ces magnifiques figures qu'écrivait Horvath il y a 77 ans.

Nils, Bruno, Jessica et Carolina sont tellement complices avec l'expérience de Guitou !

Nos journées sont divisées en deux temps : les matins sont consacrés à retrouver le spectacle de Guitou avant le départ en tournée. Les après-midi, nous nous plongeons dans l'inconnu et la découverte, les errances de ce Don Juan.

C'est pour nous tous un exercice d'immersion assez conséquent et qui demande beaucoup de concentration, tout au long des huit heures que nous avons chaque jour à vivre ensemble.

Mais nous avançons comme nous le souhaitons, comme je le pensais et ce premier passage sur toute la pièce nous donne un schéma qui est déjà le "La" de ce que nous montrerons au public.

A l'extérieur, pendant la répétition, une pluie terrible et un vent très fort se sont abattus sur les platanes du quartier.

L'automne arrive et nous savourons avec délice les jours de recherche qui nous restent encore.

Je sais que chacun de nous pense parfois à cette île de La Réunion qui nous attend et à ces visages qui nous regarderont dans quelque temps.

Pour les acteurs, le théâtre est avant toute chose un don de soi, un don de son imaginaire.

Un partage.

A demain avec nos chaleureuses et tendres pensées.

Guy Pierre

Jeudi 23/10/2014



Bonjour,

et voici la suite des aventures de l'équipe tremblante !

Ce matin une scène d'anthologie pour répéter Guitou en filage à l'Allemande :

ce grand écart magistral de Jessica et la tentative de Bruno. La suite je ne vous la dis pas. Vous verrez bien vous-mêmes. Pas de bobos rassurez-vous, il y en a déjà plein dans le quartier où nous travaillons. (smile!) Mais c'est surtout le symbole de nos travaux : nous sommes en perpétuel grand écart entre deux textes, deux auteurs, deux univers, deux mondes. Horvath est très loin de Melquiot. Mais je me dis que le travail que nous faisons sur ces deux auteurs les réunit peut-être, si c'était nécessaire.

On a coutume de penser, lorsqu'on met en scène, que le sens est nécessaire dans ce que l'on fait. Dans toutes choses de la vie, d'ailleurs. Un sens indique un chemin, une route à suivre, comme un repère. Avec les textes, c'est la même chose, on cherche un parcours et on y chemine, jusqu'au sens, jusqu'à la signification, jusqu'à en être délivrés d'une certaine façon. Mais le sens et la forme sont liés, indéfectiblement. Pas de forme sans fond, pour moi.

Alors, voilà. Ce geste si spontané, à dix heures du matin, cette attitude de générosité et de plaisir, ce besoin de représenter la vie dans ce qu'elle a de spontané et d'instinctif, tout ceci m'invite à penser que les moments du travail sont aussi des moments de l'invention, de retrouvailles avec ce qui disparaît en nous, chaque jour : l'enfance et son imaginaire.

Est-ce si peu de choses, au fond, que de vouloir donner forme à ce qui nous constitue tous et nous réunit : une innocence ?

Un trait blanc au sol et un espace de jeu. Une liberté.

A demain pour une autre mise en forme de toutes ces richesses, comme en un puits sans fond !

On vous embrasse ... A suivre.

Guy Pierre

Lundi 27/10/2014



Paysage d'hiver avec patineurs (1565)
Pieter Bruegel l'Ancien
© DR Musée des Beaux-arts de Bruxelles

Bonjour à tous,

L'art du théâtre est un art de l'équilibre. Equilibre entre la forme et le fond, entre l'image et le sens, entre ce qui se dit et ce qui parvient, ce qui se montre et ce qui est suggéré.

Bref, un long chemin pour trouver cet équilibre.

Mais nos métiers reposent sur une donnée primordiale : le jeu.

Jouer est une façon d'explorer et de découvrir les lois secrètes de cet équilibre fondamental.

Parfois, pendant nos répétitions, des images de cet autrefois qui part à chaque seconde, me parviennent.

Aujourd'hui, dans notre Don Juan, c'est une scène entière qui se déroule sur un lac gelé, une patinoire en plein air.

Souvenons-nous de ces patineurs dans les tableaux de Brueghel.

Une même envie de dire encore cette ivresse de la glisse, cet "incroyable" de patiner sur le lac, presque de marcher sur l'eau, de réaliser ce qui est impossible.

Le théâtre ressemble à cela : chercher et découvrir cet équilibre entre ce qui nous constitue et ce qui nous fait rêver.

A demain.

Bonne journée à tous.

Guy Pierre

Mardi 28/10/2014

Bonjour à tous,

Le dialogue.

Au théâtre, un mot que nous utilisons sans cesse. Dialoguer, se parler.

Adresser une parole, puis y répondre.

Une base et en même temps, une ultime difficulté à la restituer sur une scène.

Ce qui fonde nos dialogues, ce qui fait exister le texte écrit par un auteur, ce qui crée le dialogue au fond, est un mystère. Vouloir recréer au théâtre la vérité du dialogue, relève de la plus grande complexité, parce que la vie est au coeur de la parole et bien malin celui qui pourrait définir sur une simple scène, les lois qui régissent cette vie.

Le temps des répétitions est un espace de l'essai, un laboratoire dans lequel s'éprouvent toutes sortes de combinaisons, d'alchimies.

Au coeur de ces épreuves, il y a beaucoup de mots, beaucoup de paroles, des quantités de dialogues. Le théâtre se fonde et se fabrique par le corps, par l'incorporation de la parole. Sans corps, pas de paroles, pas de possibilité de se parler, de dialoguer.

Novarina donne cette formule magique pour parler de l'écriture et du rapport théâtral entre les artistes et les spectateurs, c'est à dire entre nous, les humains : ce que nous appelons la représentation, c'est ce qu'il y a "devant la parole".

Je suis assis dans une salle de spectacle et ce que je vois, ce que je reçois est sans doute ce qui existe "devant la parole".

Au fil des jours, ce qui fait le rapport entre les uns et les autres est aussi ce "devant" les paroles, cet entre-nous construit de mots, de silences, de temps, de brouillamini ...

Des dialogues, que nous entretenons ensemble, parfois par écrit !

Très bonne journée à tous.

Guy Pierre



Mercredi 29/10/2014



Bonjour à tous,

Chercher des masques, des maquillages, des travestissements. Faire croire à l'autre en face de soi qu'on est une autre personne. Donner à penser, à croire à une histoire fabuleuse et féérique.

Entourlouper et chavirer. Faire naître l'émotion, les émotions.

Jouer la comédie et dire le monde par un corps, une attitude, une formule ou une tirade.

Tout prendre et en faire du théâtre, un théâtre du monde et des humains.

Notre petite terre, bien perdue dans son immense cosmos, et sur cette minuscule planète, certains s'entretuent pour des idées, des convictions, des possessions, des leurres.

D'autres tentent de survivre aux violences.

D'autres encore s'échinent à dépeindre cette condition humaine parfois sidérante.

Quand je vous disais qu'on vous préparait des surprises !

Guy Pierre

Jeudi 30/10/2014

Bonjour à tous,

partager l'invisible est une constante dans les arts de la scène.

En cette période de Toussaint, il y a là une correspondance entre les disparus et les vivants.

Au théâtre, parler depuis l'invisible, depuis ce qu'on ne voit pas, est un langage et une loi principale.

Un texte est un voyage intérieur, une excursion du sens et de l'âme. Au gré de nos avancements dans le texte et ses méandres, surgissent des significations et des aspérités que nous découvrons et prenons comme un enseignement.

Chez Horvath il y a tout ceci, une quantité de thèmes qui nous renvoient sans cesse aux artistes de la Renaissance : la Mélancolie, la Raison, la Sagesse, le mal, la beauté, l'origine, la Génèse ...

Parfois, au fil des répétitions surgissent des images venant de très loin, comme une hérédité des acteurs et de leur pratique, des images en correspondance avec celles que nous pouvons voir chez Dürer ou Schongauer.

De là à affirmer que le théâtre s'évertue à faire renaître des paroles disparues, des corps inventés et des situations rêvées ... ? Il n'y a qu'un petit pas. Le franchissons nous aujourd'hui ?



Bonne journée à tous.

Guy Pierre



Vendredi 31/10/2014

Parfois un peu trop de café pour tenir le coup. Beaucoup de train aussi, du temps à regarder les répétitions et surtout rêver ... Dormir peut-être, comme disait Hamlet !

Ce dernier jour de travail sur Don Juan de Horvath et finalement, juste avant le départ pour la tournée de Guitou, une immense sympathie pour ce drôle d'auteur, si injustement méconnu.

Quelle tendresse et quelle empathie pour l'être humain chez lui !

Tout ceci se cache derrière une grande sensibilité, une finesse d'écriture qui parfois obstrue le sens et sa profondeur. Il nous oblige à chercher, ce Horvath là !

Horvath a beaucoup à nous dire sur ce que nous sommes et c'est la marque des grands poètes que d'être traversé de quelque chose qui les dépasse. Une prémonition sur le monde que nous vivons aujourd'hui : une culture du corps répandue en modèle et une désaffection de l'esprit ? Est-ce là le modèle que nous voulions ?

Relire encore les écrivains des Lumières, se dire que le monde qui est à nous, est tout petit, perdu dans un immense univers dont nous ne pouvons pas définir les limites, penser que cet infini nous gouverne et imaginer toutes sortes de possibilités sur nos scènes de la vie quotidienne. Partager et donner.

A bientôt pour la suite et bonne journée à tous.

Guy Pierre



Lundi 03/11/2014

Bonjour à tous,

Nous voici bien arrivés à La Réunion !!! Et oui. Deux ans après "Le Pont de Pierre" et la yourte, voici le lustre de "Guitou" qui s'installe dans la salle du Théâtre du Grand Marché, Centre dramatique de l'Océan Indien.

Au programme de la semaine, reprise de "Guitou" et démarrage de la tournée qui nous emportera jusqu'en avril, de St Denis à Vire en passant par Montluçon, Haguenau, Epinal, Bischwiller, Mulhouse ou encore Neuchâtel et Colmar ...

Poursuite des répétitions de "Don Juan revient de guerre" au Conservatoire régional qui nous héberge dans une de ses salles, et stage de mise en scène assuré par GP du lundi au samedi avec des professionnels et des enseignants.

Pas beaucoup de temps pour profiter de la plage (c'est où la plage ?!?!?), mais par contre, un maximum d'occasions de transpirer, surtout qu'il fait presque trente degrés dehors.

Nous vous espérons tous en forme et à tout bientôt pour partager les impressions et le rhum arrangé !

Bises de nous tous à vous tous.

Guy Pierre



Mercredi 05/11/2014



De Don Juan à Guitou, il n'y a qu'un pas que nos comédiens et nos techniciens franchissent allègrement tous les jours.

Les répétitions s'enchainent et les représentations approchent. Demain nous commençons la tournée de ce Guitou et nous avons tous eu énormément de plaisir ce soir à le retrouver au cours de cette générale parfaite si l'on peut dire, puisqu'elle était truffée de petits détails à régler et affiner. Demain ce sera ... ?

Réponse demain en fin de journée.

A l'étage au-dessus, dans la salle de répétitions, le stage de mise en scène se

poursuit et les stagiaires et moi découvrons de très belles choses, sous l'oeil complice de Carolina, qui dès qu'elle a un moment, vient nous regarder.

Le théâtre parle toujours depuis l'invisible. Sur le papier imprimé qui supporte la pièce, dans l'esprit de l'auteur qui nous a livré et confié sa pièce, par les gestes magnifiques des heures de répétitions qu'il s'agira de retrouver en public, l'absence, ce qui a disparu, ce qui n'est plus là, s'exprime au présent sur le théâtre.

Que ce soit par le mot ou bien par le geste, par le silence ou la parole, l'invisible surgit et se matérialise devant nous, spectateurs de ces moments magiques, où le corps de l'acteur, du danseur, du performeur, restitue ce qui est manquant. Le présent du temps de la restitution, ce que l'on appelle la représentation, cet instant qui fascine et construit du sens pour nos vies, tout ce qui est théâtre du monde et des Hommes. Une poésie vivante, une écriture de la vie. Une remise au présent.

Le théâtre procède toujours de cette restitution, de ces retrouvailles entre les Hommes et le sens.

Au Japon, les acteurs utilisent un miroir à trois faces pour se maquiller. Je ne peux pas m'empêcher de penser, chaque fois que je regarde une scène, à ces trois images renvoyées, multipliées, dirigées vers celui qui se regarde : le spectateur, l'auditeur.

L'acteur qui se prépare pour jouer son rôle, le spectateur qui se recueille et vient écouter l'histoire, ces deux-là, partenaires indissociables construisent ensemble le moment présent du théâtre, cette humble et splendide cérémonie, reflet du monde et de ses turpitudes.

A demain donc.

Guy Pierre



Photos de répétitions

@André Muller



L'auteur (1901 -1938)



Né en 1901 près de Trieste, aristocrate et catholique, de nationalité hongroise, Odön von Horváth est de langue et de culture allemande.

Fils de diplomate, il aura une enfance nomade : Belgrade, Budapest, Munich, Presbourg, Vienne... Lui-même se définit comme un mélange typique de l'ancienne Autriche-Hongrie. En 1919, il s'installe à Munich et commence des études de lettres.

Ses premières publications datent de 1922. Après un voyage à Paris en 1924, il s'établit à Berlin et en 1927 la maison d'édition Ullstein lui offre un contrat qui lui permet de vivre de sa plume. Horváth s'engage dans la lutte contre le nazisme dès 1929.

Après le succès de *La Nuit italienne*, *Légendes de la forêt viennoise* triomphe à Berlin et vaut à son auteur le Prix Kleist, la plus haute récompense théâtrale allemande, en 1931. *Casimir et Caroline* est créé en 1932. Après de nouvelles poursuites des nazis - Horváth est interdit sur les scènes allemandes dès 1933 - il s'exile en 1934 et s'installe à Vienne en 1935. Il y écrit *Don Juan revient de guerre*, *Figaro Divorce*, *Un Village sans*

hommes, *Le Jugement dernier* et ses deux romans les plus célèbres, *Jeunesse sans Dieu* et *Un Fils de notre temps* (1938).

Lors d'un voyage à Paris pour rencontrer son traducteur Armand Pierhal et le cinéaste Robert Siodmak, le 1^{er} juin 1938, Horváth est tué sur les Champs-Élysées par la chute d'un grand marronnier. A 37 ans il laissait, outre ses poèmes et ses romans, 17 pièces dont la plupart avaient été montées sur de grandes scènes allemandes. Romancier et auteur dramatique, Horváth choisit sciemment, dans les années 20 et 30, de situer ses personnages dans la réalité la plus immédiate. Dans ses pièces, il traite les thèmes de son époque et le fait de façon à être compris de tous. Il écrit une langue simple, directe, sans rhétorique ni didactisme. Il précise lui-même que son théâtre n'est ni naturaliste ni satirique. De ses pièces, il dit qu'elles sont toutes des tragédies dont il est permis de rire. L'Allemagne d'après 1918, en proie au «vertige» de l'inflation et du chômage, sert de toile de fond à sa dramaturgie. Cette dramaturgie tragico-comique dans laquelle les personnages féminins, importants et nombreux, sont traités avec un sens exceptionnel de la justice, connaît en Europe une renaissance que sa modernité justifie pleinement.

Son œuvre :

Pièces de théâtre :

- *Meurtre dans la rue des Maures, Mord in der Mohrengasse*, 1923
- *Le Belvédère, Zur schönen Aussicht*, 1926
- *Révolte sur la côte 3018, Revolte auf Côte 3018*, 1927
- *Le Funiculaire, Die Bergbahn*, reprise de *Revolte auf Côte 3018*, 1928
- *Sladek, soldat de l'armée noire, Sladek, der schwarze Reichswehrmann*, reprise de *Sladek oder Die schwarze Armee*, 1929
- *Le Congrès, Rund um den Kongreß*, 1929
- *La Nuit italienne, Italienische Nacht*, 1930
- *Légendes de la forêt viennoise, Geschichten aus dem Wienerwald*, 1931
- *Foi, Amour, Espérance, Glaube, Liebe, Hoffnung*, 1932
- *Casimir et Caroline, Kasimir und Karoline*, 1932
- *L'Inconnue de la Seine, Die Unbekannte aus der Seine*, 1933
- *Allers et retours, Hin und her*, 1934
- *Don Juan revient de guerre ou l'Homme de neige, Don Juan kommt aus dem Krieg*, 1935
- *Figaro divorce, Figaro läßt sich scheiden*, 1936
- *Pompéi, Pompeji. Komödie eines Erdbebens*, 1937
- *Un village sans hommes, Ein Dorf ohne Männer*, 1937
- *Vers les cieux, Himmelwärts*, 1937
- *Le Jugement dernier, Der jüngste Tag*, 1937

L'intégralité de ses pièces de théâtre est éditée en français par l'Arche

Romans :

- *L'Éternel Petit-bourgeois, Der ewige Spießler*, 1930
- *Jeunesse sans dieu, Jugend ohne Gott*, 1938
- *Un fils de notre temps ou Soldat du Reich, Ein Kind unserer Zeit*, 1938

Repères biographiques

Par **Heinz Schwartzinger**,

(in *Ödön von Horváth, repères 1901-1938*, Actes Sud Papiers, 1992.

1901

Le 9 décembre, le même mois que Walt Disney et Marlène Dietrich, naît Edmond (Odon) Joseph von Horváth à Susak, dans la banlieue de Fiume (aujourd'hui : Rijeka), sur les bords de la mer Adriatique. Son père, Edmond Joseph von Horváth (1874-1950) est attaché au consulat impérial et royal d'Autriche-Hongrie ; sa mère Marie Hermine née Prehnal (1882-1959) vient d'une famille de médecins militaires austro-hongroise.

"Je suis un mélange typique de cette vieille Autriche-Hongrie : hongrois, croate, tchèque, allemand — n'y a que la composante sémite qui me fasse hélas, défaut."

1902-1913

En été 1902, la famille von Horváth s'installe à Belgrade où le 11 juin 1903, le roi de Serbie, Alexandre 1er, et son épouse Draga sont assassinés. Le 6 juillet, naît Lajos von Horváth, à Belgrade.

En 1908, la famille von Horváth s'installe à Budapest. Premier enseignement en hongrois, par des précepteurs. Quand en 1909 Edmond von Horváth est nommé au consulat austro-hongrois à Munich, Odon seul reste à Budapest comme interne du Rakocziánium (l'école de l'archevêché) où il reçoit une éducation religieuse très poussée.

Les affrontements avec la Turquie conduisent à la Première et à la Seconde Guerre des Balkans, entre 1912 et 1913 : La Bulgarie fait la guerre à la Serbie et à la Grèce, la Roumanie et la Turquie à la Bulgarie. Août 1913 : la paix de Bucarest.

En décembre 1913, Odon réintègre sa famille à Munich et fréquente le Kaiser-Wilhelm-Gymnasium ; les mauvais résultats et les conflits avec son professeur de religion le contraignent à changer de lycée, et à redoubler.

"Pendant ma scolarité, j'ai changé quatre fois de langue d'enseignement, et à presque chaque classe j'ai changé de ville. Le résultat en était que je ne maîtrisais aucune langue parfaitement. Quand je suis venu en Allemagne pour la première fois, je ne pouvais pas lire les journaux, ne connaissant pas les lettres gothiques, bien que ma langue maternelle fût l'allemand. A quatorze ans seulement j'écrivis ma première phrase en allemand."

1914

L'archiduc François-Ferdinand, prince héritier de la monarchie austro-hongroise, et son épouse, Sophie von Hohenberg, sont assassinés à Sarajevo ; la Première Guerre mondiale commence. Edmond von Horváth est appelé sous les drapeaux.

"Quand la dite Première Guerre mondiale commença, j'avais treize ans. Je ne me souviens de l'époque d'avant 1914 que comme d'un livre d'images ennuyeux. J'ai oublié toute mon enfance pendant la guerre. Ma vie commence avec la déclaration de guerre."

1915-1918

Edmond von Horváth est rappelé du front, et renommé à Munich. En 1916, envoi d'Odon von Horváth à Presbourg (aujourd'hui Bratislava), sorte de grande banlieue de Vienne, seul lycée de langue allemande où il puisse encore s'inscrire : il est trop mauvais élève ; c'est un cancre, qui devient rapidement la terreur des professeurs. Peu avant la fin de la guerre, Edmond von Horváth est nommé de nouveau à Budapest, où toute la famille se retrouve. Odon se lie avec un cercle de jeunes gens qui dévorent les œuvres nationalistes et révolutionnaires d'Endre Ady, et se passionne pour les conflits politiques qui font rage à Budapest.

Le 28 octobre 1918 : dissolution de l'Autriche-Hongrie.

7-8 novembre : révolution à Munich, proclamation de l'Etat libre de Bavière.

16 novembre : proclamation de la République populaire de Hongrie avec, à sa tête, le comte Károlyi.

"Nous qui à cette grande époque étions adolescents, nous étions peu aimés. L'opinion publique

déduisait du fait que nos pères mouraient au front ou tiraient au flanc, qu'ils se faisaient déchiqueter et estropier ou se transformaient en usuriers, que nous autres mal-léchés de la guerre tournerions forcément mal. Nous aurions tous dû désespérer si nous ne nous étions pas fichu de notre puberté en temps de guerre. Nous étions rustres, ne ressentions ni pitié ni respect. Nous n'avions la tête ni aux musées ni à l'immortalité de l'âme. Et quand les adultes se sont effondrés, nous sommes restés intacts. En nous, rien ne s'est effondré, car nous n'avions rien. Jusque-là, nous avons simplement enregistré et pris note."

Le 11 novembre, les Alliés concluent l'armistice.

1919

Mars-août : dictature des Soviétiques, sous Béla Kun, en Hongrie. La famille von Horváth cherche refuge, pour un temps, à Vienne, puis en Bavière. Odin habite chez un oncle à Vienne, fréquente un lycée privé et passe son baccalauréat. En août, Nicolas von Horthy remplace Béla Kun. Edmond von Horváth devient représentant du gouvernement hongrois dans les länder du sud de l'Allemagne. Odon s'inscrit à l'université de Munich où il suivra pendant cinq semestres (jusqu'en 1922) des cours de psychologie, de littérature allemande, d'esthétique et d'études théâtrales (avec Artur Kutscher), de sociologie (La Lutte contre la prostitution), et de métaphysique... En septembre, Adolf Hitler devient membre du DAP (Deutsche Arbeiterpartei). Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, les leaders spartakistes, sont assassinés à Berlin.

1920

En février, le DAP proclame à Munich le programme du parti et s'appelle dorénavant NSDAP. Le putsch de Kapp, à Berlin, échoue. Odon rencontre à Munich le compositeur Siegfried Kallenberg qui lui commande une pantomime, *Le Livre des danses*.

"A cette époque je fréquentais l'université et m'intéressais, comme on dit, à l'art. Sans avoir toutefois aucune activité personnelle dans ce domaine... sauf peut-être m'être dit qu'au fond, je pourrais devenir écrivain. Puisque j'aimais aller au théâtre, que j'avais vécu pas mal de choses, que j'adorais répliquer à propos de tout et de rien, et que parfois je ressentais en moi cette nécessité d'écrire... et je savais que je ne ferais jamais de concessions, qu'au fond je me fichais éperdument de ce que les gens diraient de moi..."

Les parents d'Odon font construire dans la petite ville de Murnau, au pied des Alpes bavaroises, une résidence secondaire. Lieu de villégiature secrètement à la mode, près d'un beau lac, point de départ de grandes randonnées dans les montagnes, passion d'Odon.

1921-1922

Les réparations dues par l'Allemagne, d'un montant de 132 milliards de marks-or, créent l'inflation. Hitler devient premier président du NSDAP. Des extrémistes de droite assassinent l'ancien ministre des Finances, Erzberger. Un an après, le ministre des Affaires étrangères, Rathenau est assassiné à son tour. L'inflation s'emballe : le 2 août 1922, le cours du dollar grimpe à 860 marks, fin août à 1990 marks. L'argent est transporté dans des sacs et des valises. Le chômage augmente très rapidement. *Le Livre des danses* paraît en édition bibliophile à Munich et est créé en cantate à la Steinicke-Saal ; accueil mitigé qu'une nouvelle production à Osnabrück, en 1926, ne démentira pas. Odin rachète autant d'exemplaires du livre qu'il peut, et les détruit.

1923

Odon quitte Munich pour Murnau ; intense activité d'écriture dont il reste peu de choses : le fragment *Dosâ*, la pièce *Meurtre dans la rue des Maures*, des esquisses de nouvelles, et les *Contes sportifs*, publiés dès 1924 dans divers journaux et revues, recueil de vingt-sept courts textes au total. En janvier, premier congrès du parti national-socialiste à Munich.

En novembre, une tentative de putsch de Hitler échoue, le NSDAP et le KPD (parti communiste) sont interdits. Le 12 septembre, un dollar vaut 100 millions de marks, et en novembre, à son maximum, 4,2 milliards de marks-papier.

Le 15 novembre, la réforme monétaire (création du Rentenmark : 1 Rentenmark = 1000 millions de Reichs-30 marks) met fin à l'époque inflationniste.

En automne, Odon séjourne avec son frère Lajos plusieurs semaines à Paris. Il passe la fin de l'année à Berlin, où il décidera de s'installer.

"A la campagne, il y a le danger de se laisser aller au romantisme. La «nouvelle illusion», comme on dit. Sans vouloir entamer le débat sur l'absolue nécessité de la rêverie, le rêve étant aussi nécessaire que la réalité... On a fini par admettre que les aspects matériels sont indispensables. Berlin, seule de toutes les villes allemandes les offre à un jeune écrivain. Berlin qui aime la jeunesse, et qui fait quelque chose pour elle, au contraire de la plupart des autres villes allemandes qui ne connaissent que des amours platoniques. Moi, j'aime Berlin."



1924-1928

26 mars-1er avril : procès contre Hitler à Munich. Condamné à cinq ans, il purge sa peine à la forteresse de Landberg/Lech où il écrira *Mein Kampf*. A Berlin, Odon fera la connaissance, au cours des années, de Gustaf Gründgens, Walter Mehring, Francesco von Mendelssohn (qui créera *Nuit italienne* et *Casimir et Caroline*), Ernst Joseph Aufricht (producteur de *l'Opéra de quatre sous* de Brecht, et des deux spectacles précités dans son Theater am Schiffbauerdamm), écrit de courtes proses, esquisse des pièces, achève plusieurs versions de son "théâtre populaire" : en 1926-1927 *Révolte à la cote 3018* créé à Hambourg le 4 novembre 1927, devient à la Volksbühne de Berlin, en 1929, *le Funiculaire* ; *Sladek ou l'armée noire* se

transforme en *Sladek, soldat de l'armée noire*, créé le 13 octobre 1929 au Lessing-Theater à Berlin.

L'idée de *Sladek* découle du dépouillement des dossiers sur les assassinats de l'extrême droite qu'a entrepris Odon pour le compte de la Ligue allemande pour les droits de l'homme, à Berlin, qui publie un *Livre blanc sur la justice politique*.

Pendant ses nombreux séjours à Murnau, Odon s'inspire de la pension Seeblick pour écrire sa comédie *le Belvédère*, qui paraît en 1927. En 1928 il écrit la farce *le Congrès sur la prostitution et la traite des blanches*, et le récit *Trente-six heures*, qui constituera la base de son roman *l'Eternel Petit-Bourgeois*, 1930.

1929

Au 1er janvier, on dénombre 2,9 millions de chômeurs en Allemagne. La maison d'édition Ullstein prend von Horvath sous contrat, moyennant 300 marks versés chaque mois à l'auteur, 500 à partir de 1931 ; en contrepartie, von Horvath cède l'ensemble de son œuvre à Ullstein-Verlag, et les droits de représentation à Arcadia, son département de théâtre.

Odon se rend en Espagne, et visite l'Exposition universelle à Barcelone.

Crise économique mondiale déclenchée par le krach du 25 octobre à New York.

Odon écrit plusieurs textes en prose qui entreront, modifiés, dans *l'Eternel Petit-Bourgeois*.

Lors de la création de *Sladek, soldat de l'armée noire*, les national-socialistes s'élèvent violemment contre la pièce.

"Continuez, continuez donc, messieurs dames de l'avant-garde communiste, et bientôt vous verrez vos rangs — comme c'est dommage ! — décimés... Un poète aurait pu tout de même tourner un tel personnage en figure tragique. Mais le ci-devant baron hongrois Odon von Horvath, fleuron maintenant du camp communiste allemand, ne sait que le tourner en ridicule, un minus, un discoureur filandreux qui n'a pas une seule goutte de sang dans les veines..." (Berliner Abendblatt, 14 octobre 1929.)

1930-1933

Au 1er janvier 1930, on dénombre 3,2 millions de chômeurs.

Le 14 septembre 1930, le NSD.A.P obtient 107 sièges aux élections législatives et devient le deuxième parti, après le SPD (parti social-démocrate). Le 1er janvier 1931, le chômage atteint 4,9 millions de travailleurs. Ecrit en 1930, puisant dans les expériences d'une petite ville allemande — Murnau —, *Nuit italienne* est créé le 20 mars 1931 à Berlin, et en juillet à Vienne. Cette pièce met aux prises la droite et

la gauche. Fort de son succès, Odon achève *Légendes de la forêt viennoise* qui triomphera le 2 novembre 1931 à Berlin, après avoir valu à son auteur le prix Kleist, la plus haute distinction de l'époque.

En 1932 Odon rencontre le journaliste judiciaire Lukas Kristi qui lui inspire le sujet de *la Foi, l'amour, l'espérance*, pièce qu'il réunit, en un volume de "Théâtre populaire", avec *Casimir et Caroline*, écrit en 1931 et créé le 18 novembre. Le 1er janvier 1932 on dénombre 6,2 millions de chômeurs. Hitler est nommé conseiller gouvernemental et obtient ainsi la nationalité allemande qui lui permet de se porter candidat à la chancellerie du Reich.

Des lectures publiques et un important entretien radiophonique à la Bayerische Rundfunk assoient la popularité de von Horvath. Ullstein-Verlag se sépare à l'amiable de von Horvath en novembre.

Le 31 juillet, le NSDAP remporte les élections législatives et devient le parti le plus important. La situation politique se radicalise et aboutit à des confrontations violentes, on frise la guerre civile juste avant les élections (NSDAP : 37,4 %, SPD : 21,6 %, EPD : 14,6 %). Le 30 janvier 1933, Hitler devient chancelier du Reich, en février le Reichstag à Berlin est incendié, en mars est créé un ministère de l'Education populaire et de la Propagande, dont Joseph Goebbels a la charge, un mois plus tard naît la Gestapo, la police secrète d'Etat. Lorsque le 10 mai on brûle les livres sur les places publiques, ceux d'Odon von Horvath en sont.

"L'information disant que tu n'es plus joué là-bas, «auteur dégénéré», vaut plus que n'importe quel prix littéraire... elle te confirme publiquement comme poète !" (Franz Theodor Csokor, lettre du 12/8/1933.)

Le Deutsche Theater de Berlin se voit contraint de renoncer à la création de *la Foi, l'amour, l'espérance*, tout comme d'autres théâtres en Allemagne annuleront leurs projets horvathiens. Odon quitte l'Allemagne pour Vienne, rentre à Budapest pour renouveler son passeport hongrois ; il écrit *Allers et retours, l'Inconnue de la Seine, Vers les cieux*.

Le 27 juin, les partis allemands sont contraints de "se dissoudre volontairement". En septembre, le chancelier Dollfuss met fin à la constitution parlementaire, créant ainsi l'"austro-fascisme". En décembre, Odon épouse la cantatrice Maria Elsner, dont il divorcera dès 1934.

"Qu'est-ce que les femmes peuvent bien me trouver ? me demanda-t-il. Suis-je donc à ce point démoniaque ? Ça semblait le gêner... Comme ses personnages, il vivait dans un monde intérieur, à lui, qui le séparait des autres, et l'enfermait. Pourtant, tous ceux qui l'ont rencontré, l'aimaient. La plupart des femmes étaient fascinées par lui. Mais elles venaient, passaient... et lui restait seul." (Hertha Pauli.)

1934-1936

En janvier, Odon intente un procès au *12-Uhr-Blatt*, feuille fasciste de Vienne, pour "atteinte à l'honneur". En février, un soulèvement socialiste est écrasé à Vienne. Les projets de création de pièces de von Horvath à Vienne sont abandonnés. Odon retourne à Berlin afin de recueillir du matériel pour une pièce sur le national-socialisme ; il y écrit des dialogues pour le cinéma qu'il désavouera par la suite comme travail purement alimentaire. En juillet, il adhère à la Fédération des écrivains allemands.

"Tu n'as pas idée des difficultés pour tourner ici, la censure et ainsi de suite... de sorte que les gens ont la tête constamment pleine de soucis. Quant à mes autres films, tout va de travers. Il (Goebbels) a interdit *le Baiser au Parlement*, il n'y a donc plus rien à en espérer en Allemagne, peut-être que la Fox américaine le reprendra, mais c'est très peu probable !!! Je ne sais pas encore si je vais faire *Kean*. Il ne devrait sortir que début avril, j'ai donc encore le temps. En ce moment je suis sur *Une pinte de bonheur* (de Nestroy), tout le reste est en suspens."

Le 25 juillet, le chancelier autrichien Dollfuss est assassiné lors d'une tentative de putsch national-socialiste. Schuschnigg lui succède, et poursuit sa politique.

Après la mort de Hindenburg, la Reichswehr prête serment à Hitler. *Allers et retours* est créé en décembre à Zurich. Odon envisage de s'installer à Zurich, mais revient à Berlin. Les national-socialistes lui vouent toujours une franche hostilité. Le service militaire obligatoire est rétabli en Allemagne en 1935, en Autriche en 1936. A partir de septembre 1935, Odon se trouve à Vienne, travaillant à divers projets sur le thème de la fuite hors du présent.

Il écrit, sur commande, *Coup de tête*, créé le 10 décembre 1935 à Vienne.

"A Vienne, c'était très dur. On avait peu d'argent. Par moments nous avons mis au mont-de-piété tout ce que nous possédions. Horvath a essayé de tirer quelque chose de ses éditeurs, et il a réussi à

obtenir une avance pour une nouvelle pièce. Nous sommes partis dans le but de l'écrire, pour la Riviera... Mais à San Remo, le climat n'était pas propice à l'écriture. Horvath était un peu troublé par tout ce qu'il avait écrit pour le cinéma, à Berlin ; le sujet de la pièce et l'avance l'ont achevé. Sans grand résultat, nous sommes rentrés. Notre situation financière était alors complètement perturbée. Et contrairement à sa nature, il a accouché de cette pièce par force, et non dans la joie." (Vera Liessem, actrice, amie de von Horvath depuis son retour à Berlin.)

L'Allemagne et l'Autriche rétablissent de bons rapports en juillet 1936. Lorsqu'Odon rend visite à ses parents, à l'automne, on lui retire son permis de séjour et il doit quitter le sol allemand dans les vingt-quatre heures. Il sera exclu de la Fédération des écrivains allemands en février 1937.

Reprenant d'anciens projets, Odon achève coup sur coup *Figaro divorce* et *Don Juan revient de guerre*, ainsi que *le Jugement dernier*. En novembre, le Theater fur 49 crée à Vienne *la Foi, l'amour, l'espérance*.

1937-1938

Nouvelles tensions entre l'Allemagne et l'Autriche.

Odon écrit les comédies "historiques" *Un village sans hommes* et *Un bal d'esclaves*, comédie d'un tremblement de terre, intitulée *Pompéi* dans une seconde version.

Figaro divorce est créé en avril, amputé des passages sur l'exil, et *Un village sans hommes* en septembre, dans le Neue Deutsche Theater, à Prague.

En automne, l'éditeur des auteurs allemands en exil, Allert De Lange publie à Amsterdam son roman *Jeunesse sans Dieu* qui remporte un important succès, et qui sera rapidement traduit en plusieurs langues. Odon commence un nouveau roman, *Un fils de notre temps* qui sera également publié par De Lange.

A Vienne on crée en décembre *Vers les cieux*, un conte de fées.

"Je considère la forme du conte de fées, mélangée à la farce, comme particulièrement indiquée, par les temps qui courent, puisqu'à travers cette forme, on peut dire beaucoup de choses qu'autrement, il serait impossible de dire."

Le Jugement dernier est créé par le Deutsche Theater de Moravie-Ostrau.

Odon récuse la presque totalité de son œuvre passée et se propose d'écrire une "Comédie humaine", comprenant notamment sa dernière pièce, *Pompéi*. Très déprimé, mécontent de son travail, harassé par des soucis matériels, Odon ne parvient pas à faire aboutir ses projets, comme par exemple son roman *Adieu l'Europe !* dont il n'écrira que quelques pages, avec d'innombrables variantes...

En janvier 1938, *Jeunesse sans Dieu* est mis à l'index par la Gestapo, et sera saisi en Allemagne.

Face à l'ultimatum d'Hitler d'annuler le référendum sur l'autodétermination en Autriche, Schuschnigg démissionne, et le lendemain, le 12 mars 1938, les troupes d'Hitler entrent en Autriche ; le 14, l'Anschluss, l'annexion, est proclamé. Le 15, Hitler se fait ovationner sur la Heldenplatz à Vienne.

Le lendemain, comme beaucoup de ses amis durant les mois écoulés, Odon fuit l'Autriche, lieu de sa première émigration, pour se rendre à Budapest, puis chez des amis en Tchécoslovaquie.

"Je n'ai rien, sauf ce que j'ai sur le dos, et la valise avec une vieille machine à écrire portative.

« Je suis écrivain.

"J'étais jadis un bel espoir, et je ne suis pas encore vieux. Mais entre-temps beaucoup de choses ont changé.

"Nous vivons des temps rapides..."

Début mai, passant par la Hongrie, Trieste, Venise, Milan, il arrive à Zurich. D'où il part pour Amsterdam afin de négocier un nouveau contrat avec De Lange. Il ne sait pas s'il doit s'installer en Suisse ou s'exiler aux Etats-Unis, se rend à Paris où, selon un voyant, aura lieu l'événement décisif de sa vie... Il a rendez-vous avec Robert Siodmak pour envisager l'adaptation cinématographique, à Hollywood, de son roman *Jeunesse sans Dieu*, rencontre des amis d'infortune, se convainc de partir rapidement pour l'Amérique. Le 1er juin, son dernier jour à Paris, il rencontre à nouveau Siodmak, va voir Blanche-Neige de Walt Disney aux Champs-Élysées, retourne à pied à son hôtel, l'Univers, rue Monsieur-le-Prince... lorsqu'une tempête casse branches et arbres morts en fin d'après-midi, ensevelissant Odon et quelques autres personnes : tous en sortent indemnes, seul Odon a le crâne fracassé et meurt, face au théâtre Marigny.

Horvath vu par ses semblables

La nouvelle de la mort d'Odon von Horvath, tué par un arbre à Paris, résonna d'abord de manière si sinistre, brutale, absurde, invraisemblable, qu'il fut difficile de la croire vraie. Depuis quand à Paris, sur les Champs-Élysées, les arbres s'abattent-ils sur des poètes en promenade et leur fracassent le crâne ? Nous y serions déjà, en pleine apocalypse ? Les tempêtes orageuses en cet été gros de dangers repèrent-elles, avec une infailibilité diabolique, leurs victimes parmi les meilleurs d'entre nous ? Car Odon von Horvath était l'un des meilleurs d'entre nous.

Il était poète, et peu nombreux sont ceux qui méritent ce nom d'honneur. L'atmosphère de la poésie véritable se trouvait dans chacune de ses phrases, autour de sa personne, dans son regard, dans sa parole. Il avait une façon de parler curieusement lente, un peu paresseuse, somnolente et insistante à la fois. Dans un sourire enfantin mais non exempt de cruauté il aimait raconter d'étranges et effrayantes histoires, des histoires truffées de bizarres infirmes et de grotesques incidents, d'événements drôles, saugrenus, épouvantables. Il avait l'air d'un homme jovial qui aime manger, boire et converser avec des amis. En effet, il aimait manger, boire, et il aimait converser avec des amis. Sa conversation toutefois était de nature à les faire parfois frémir d'effroi. Il était amoureux de l'étrange, de l'inquiétant. Mais pas par coquetterie esthétisante, littéraire. Cette inquiétante étrangeté, ce côté démoniaque étaient au contraire partie intégrante de son être. Dans sa production poétique, tout comme dans sa nature, se rencontraient de la façon la plus charmante et originale atmosphères tendres, naïves, enjouées et lyriques et ces traits sombres, démoniaques.

Il avait une manière caractéristique, inoubliable, de rire comme un enfant amusé, un peu menaçant pourtant, de toutes ces choses horribles qui arrivaient dans ses histoires. Ce rire semblait vouloir exprimer combien il était drôle et bizarre et passionnant que le monde soit à ce point effroyable, dépravé et bariolé, si riche en absurdités et en horreurs. Mais d'autre part, qu'il nous incombait de faire ce que nous pouvions pour le rendre meilleur et un peu plus raisonnable, un peu moins tragi-comique.

Car ce poète était moraliste aussi. Non pas tant par raisonnement et déduction au plan social ou économique, mais plutôt par tempérament religieux. Croyant en Dieu et s'intéressant beaucoup, intimement à Dieu, il était incapable d'apprécier la méchanceté et la laideur comme un simple spectacle. Il les haïssait aussi, et pour finir, il les combattait, avec les moyens qui lui étaient donnés : les moyens poétiques.

S'il n'avait pas été moraliste au fond de lui-même, il aurait très bien pu s'arranger avec l'Allemagne nazie où l'on n'aurait pas eu grand-chose à reprocher à cet "aryen" hongrois. Sa prédilection pour l'épouvante et le grotesque eût été amplement comblée. Pourtant il s'est coupé totalement du troisième Reich. Tout d'abord sans doute simplement par goût et par respect de sa dignité d'écrivain ; et certainement aussi par honnêteté, par quelque chose de plus que de la décence, une morale au sens le plus grave, le plus profond du mot. Il s'effrayait du mal qui chaque jour triomphait sans vergogne, nu, pendant le troisième Reich. *Jeunesse sans Dieu*, roman publié en exil, reflète de la première à la dernière ligne cet effroi et cette horreur.

Ces jeunes sans Dieu, héros collectifs et tragiques du livre, n'ont plus d'idéal, plus de foi. L'ère matérialiste leur a ravi la foi. Le fascisme ne leur a pas donné d'ersatz pour la religion perdue, seulement le principe de la force et de la violence adorées. Cette jeunesse sans Dieu est à la fois affligeante et méchante, cruelle et mélancolique. Cette jeunesse désolante et dangereuse que Horvath décrit est celle du troisième Reich. Le politique pourtant, dans ce récit qui est poétique et non documentaire, n'apparaît qu'indirectement. La tendance politique du livre se lit entre les lignes, bien qu'avec une clarté absolue. Le style très simple, personnel, suggestif comporte des éléments de contes et de légendes. Même l'intrigue policière régissant toute l'histoire — le meurtre commis par un garçon et les complications qui en résultent — ont malgré toute la précision et la justesse de la description quelque chose d'onirique et de fantastique. Le profond effroi que Horvath sait provoquer s'apparente à celui que certains récits des romantiques allemands, E.T.A. Hoffman ou Tieck par exemple, impriment à tout jamais en nous. L'effet critique, la polémique politique même, inscrites dans le texte de Horvath, ne sont pas affaiblis par l'intense lyrisme du récit, au contraire, ils en sont considérablement rehaussés.

Grâce à ce roman qui connaît un retentissement international, de nouvelles perspectives se sont ouvertes devant Horváth. En un premier temps, l'auteur dramatique prima. Sa pièce *Légendes de la forêt viennoise* lui a valu le prix Kleist. A présent, il avait trouvé une forme nouvelle : celle du roman indirectement critique de son temps, à la concision lyrique et à la tension dramatique. C'est sur cette lancée qu'il allait continuer. Un nouveau roman est achevé et paraîtra sous peu. D'autres projets étaient en cours. Et voilà qu'un bout de bois s'abat sur sa nuque, tel la hache du bourreau... La complainte des amis — pourquoi si tôt ? Pourquoi lui justement ? Tout ce qu'il aurait encore pu accomplir ! Il nous manquera cruellement !— nous la reprenons à notre compte. Mais notre tristesse est mêlée d'un autre sentiment, ce sentiment parfois si puissant qui surgit en nous lorsque les êtres et à fortiori les poètes meurent "de leur mort particulière" ("*O Dieu donne à chacun sa mort particulière*" chanta Rilke). La mort des poètes souvent s'accomplit d'une façon qui recoupe avec une étrange précision le style de l'œuvre : il leur faut finalement vivre ou souffrir en mourant ce que d'abord, ils avaient seulement rêvé. Impitoyable, s'accomplit en eux un destin qu'eux-mêmes, ces dieux joueurs, n'avaient jusqu'alors imparti qu'à leurs personnages. Cela ne se ressent-il pas ? Cet arbre qui s'abat sur le poète en promenade, ce pourrait être une idée de Horváth...

"*Voici le temps des assassins !*" s'exclama prophétique, Arthur Rimbaud. Il est peu probable qu'il ait pensé aux années paisibles de la fin du XIXe siècle. Il avait la prémonition des horreurs de notre époque. Une époque qui a l'air terriblement dangereuse pour les êtres évolués. Celui qu'épargnent les bourreaux dans les geôles et les camps, la tempête le tue : un arbre innocent sur la plus belle avenue du monde devient assassin.

KLAUS MANN

In Das Neue Tage-Buck, 6e année, n° 24, Paris, 1938, traduit par Henri Christophe

« Je fis la connaissance d'Ödön von Horváth en 1928-1929. Il venait de Murnau, où il en était déjà venu aux mains avec les nazis, et il fut le premier à nous parler de la personnalité d'Hitler. Il l'avait vu non seulement dans de grands meetings, mais aussi en petit comité, où il avait pu faire sa connaissance. Ce qu'il prophétisait alors avec lucidité sur cet homme et sur son ascension devait se trouver confirmé par la suite. »

Robert Adolf Stemmler,

« Il avait l'habitude d'attendre, vers six heures du matin, devant l'un des cafés de Vienne qui ouvrait le plus tôt, jusqu'à ce qu'on le fit entrer. Puis il s'asseyait à une petite table de faux marbre et écrivait. Il m'a confié qu'il lui était plusieurs fois arrivé d'écrire une pièce en quinze jours. Le milieu ambiant le plus propice au travail, c'était pour lui un café au petit matin, encore plein des odeurs de la veille.

Ulrich Becher, écrivain

« À Vienne, nous allions avec grand plaisir voir des matches de football ou de boxe, un divertissement qui intéressait et amusait Horváth plus que tout spectacle de théâtre. Le comportement des spectateurs (...) leur déchainement fanatisé lui donnait plus de plaisir que de voir un public policé assis devant une scène. Il y avait à Vienne un cinéma qui jouait surtout des films policiers, qu'il voyait aussi avec plaisir. Non pour y connaître des frissons dans le dos, mais pour s'amuser des allures stéréotypées des gangsters, qui avaient pour ambition de donner à voir « la bête humaine ». Sur les marchés, il regardait attentivement les bouchers et les comparait avec les bêtes qu'ils avaient abattues ».

Wera Liessem (compagne de Horváth entre 1934 et 1938).

ODON VON HORVATH, D'URGENCE !

par **Heinz Schwartzinger** (Préface au roman *Jeunesse sans Dieu*, 20 mai 1988.)

"Je n'ai pas de pays natal et bien entendu je n'en souffre aucunement. Je me réjouis au contraire de ce manque d'enracinement, car il me libère d'une sentimentalité inutile.

"Le concept de patrie, falsifié par le nationalisme, m'est étranger. Ma patrie, c'est le peuple."

En 1933, il ajoutera : "Notre pays, c'est l'esprit."

Ainsi s'exprimait Odon von Horváth, né en 1901, hongrois, de langue et de culture allemandes, mort à Paris en 1938.

Vivre en Allemagne, percevoir dès 1927 les périls qui menacent et se situer aux antipodes du nationalisme, écrire, cependant, bien loin des sentiers battus par l'idéologie dominante, nombre d'auteurs de langue allemande durent affronter ce paradoxe. Angoisse ou nostalgie, la France fait écho aujourd'hui à Roth, Zweig, Schnitzler, Hofmannsthal, Broch, Lernet-Holenia, Musil, Perutz, Kubin, Kraus, les observateurs du profond bouleversement d'une société, d'une civilisation, les héritiers de l'esprit cosmopolite du vieil Empire austro-hongrois. L'heure est venue d'écouter Horváth, le "magyar", romancier et auteur dramatique qui sciemment choisit, dans les années vingt et trente, de situer ses personnages dans la réalité la plus immédiate.

De 1927 à 1932, plusieurs pièces, *le Funiculaire*, *Sladek, soldat de l'armée noire*, *Nuit italienne*, *Casimir et Caroline*, un roman, *l'Eternel Petit-Bourgeois*, lui apportent la notoriété et attirent sur lui l'attention et les foudres des milieux nationalistes.

Horváth est interdit sur les scènes allemandes dès 1933, à la suite du succès remporté par *Légendes de la forêt viennoise*, qui lui vaut, en 1932, le prix Kleist, la plus haute récompense littéraire de l'époque.

A propos des articles de presse qui parurent alors, il déclare :

"Une partie de la critique salua cette attribution, avec enthousiasme, une autre, bien entendu, explosa de colère et de haine. Je tiens à faire remarquer que, dans une certaine presse, et même à propos de confrontations littéraires, le ton employé ne peut se comparer qu'à celui d'un troupeau de porcs."

Horváth s'installe à Vienne. Pour lui, ce n'est pas un exil, puisqu'il vit encore dans sa langue et dans sa culture. Il y écrit de nouvelles pièces et ses deux romans les plus célèbres, *Jeunesse sans Dieu* et *Un fils de notre temps*. Fidèle à sa détermination, il dénonce sans relâche la dégradation imposée par les nazis aux couches populaires de la société allemande, qu'ils contraignent à se jeter dans leurs bras pour survivre.

A propos de *Jeunesse sans Dieu*, il écrit à un ami :

"Je viens de relire ce livre, et je dois l'avouer, il me plaît. Sans en avoir l'intention, j'ai décrit pour la première fois le fasciste rongé par les doutes, mieux encore, l'homme dans l'État fasciste."

En 1938, au lendemain de l'annexion de l'Autriche par le troisième Reich, Odon von Horváth prend effectivement le chemin de l'exil. Prague, Zurich, où il a l'intention de s'installer, Amsterdam, où il renégocie son contrat d'édition. Le 26 mai, il arrive à Paris, où il rencontre Robert Siodmak pour envisager l'adaptation cinématographique de *Jeunesse sans Dieu*. Il décide de partir rapidement pour Hollywood.

Le destin réserve à Horváth l'un des accidents absurdes dont il a le secret : Le 1er juin 1938, une tornade s'abat sur Paris. Elle fait deux morts, comme l'ont relaté les journaux du jour, au bois de Vincennes et au jardin des Champs-Élysées :

"Devant le théâtre Marigny, un arbre de belle taille était brisé presque au ras du sol et s'effondrait sur les allées. Une branche maîtresse écrasa un passant, qui fut tué sur le coup... Auteur dramatique et romancier très connu en Allemagne, M. de Horvath..."

L'histoire laissera Horvath sombrer dans l'oubli. Mais la génération de l'après-guerre revendiquera une filiation directe avec celui qui, au plus fort de la tourmente, réinventa le théâtre populaire allemand. Sperr, Kroetz, Fassbinder, Turrini, Handke lui rendront hommage. Ce dernier l'opposera d'ailleurs à Brecht : "... Les pièces de Brecht proposent une simplicité et un ordre qui n'existent pas.

Pour ma part, je préfère Odon von Horvath, son désordre, et sa sentimentalité dépourvue de maniérisme. Les égarements de ses personnages me font peur : il pointe avec bien plus d'acuité la méchanceté, la détresse, le désarroi d'une certaine société. Et j'aime ses phrases folles, signes des sauts et des contradictions de la conscience. Il n'y a guère que chez Tchekhov ou Shakespeare que l'on en trouve de semblables."

Cet effroi dont parle Handke, quel lecteur, quel spectateur actuels ne l'éprouveraient-ils pas ? Horvath démasque le nationalisme, le racisme au quotidien, la lâcheté, l'infamie d'une société désemparée par une crise sans précédent.

A découvrir d'urgence, aujourd'hui, pour tirer à temps les leçons de l'histoire.

La Première Guerre mondiale (28/07/1914 – 11/11/ 1918)

La Première Guerre mondiale est un conflit militaire qui s'est principalement déroulé en Europe de 1914 à 1918. Considérée comme un des événements marquants du XXe siècle, cette guerre parfois qualifiée de totale a atteint une échelle et une intensité inconnues jusqu'alors. Elle a mis en jeu plus de soldats, provoqué plus de morts et causé plus de destructions matérielles que toute autre guerre antérieure. Plus de 60 millions de soldats y ont pris part. Pendant cette guerre, environ 9 millions de personnes sont mortes, et environ 20 millions sont blessées. D'autres événements survenus pendant cette période : le génocide arménien (1915-1916), la première bataille de l'Atlantique (1917), la Révolution russe (1917) et la grippe de 1918 ont augmenté la détresse des populations. Pour toutes ces raisons, cette époque a marqué profondément ceux qui l'ont vécue.

Cette guerre fut surtout le fait de deux grandes alliances : la Triple-Entente et celle des Empires centraux. La Triple-Entente était composée de la France, du Royaume-Uni, de la Russie, et des empires qu'elles contrôlaient en tant que grandes puissances coloniales. Plusieurs États se joignirent à cette coalition, dont le Japon en août 1914, l'Italie en avril 1915 et les États-Unis en avril 1917. La coalition des Empires centraux était initialement constituée de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, et des empires qu'elles contrôlaient. L'Empire ottoman les rejoignit en octobre 1914, suivi un an plus tard du Royaume de Bulgarie. À la fin des hostilités, seuls les Pays-Bas, la Suisse, l'Espagne, les États scandinaves et Monaco étaient demeurés officiellement neutres parmi les nations européennes, mais certaines avaient participé financièrement ou matériellement aux efforts de guerre des protagonistes.

Cette guerre a amené de profonds changements géopolitiques, lesquels ont profondément modifié le cours du XXe siècle. Elle a causé l'effondrement ou la fragmentation des empires austro-hongrois, russe et ottoman. L'Empire allemand a disparu, et l'Allemagne a vu son territoire réduit. Conséquemment, les cartes de l'Europe et du Moyen-Orient ont été redessinées. Des monarchies ont été remplacées par des États communistes ou par des républiques démocratiques. Pour la première fois, une institution internationale a été créée dans le but de prévenir les guerres : la Société des Nations.

Bibliographie Guerre 1914/1918

S. Audoin-Rouzeau & A. Becker, 14-18, retrouver la guerre, Gallimard, Paris, 2000

S. Audoin-Rouzeau & J.-J. Becker dir., Les Sociétés européennes et la guerre de 1914-1918, Univ. Paris X-Nanterre, Centre d'histoire de la France contemporaine, Nanterre, 1990 ;
Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918 : histoire et culture, Bayard, Paris, 2004
J.-J. Becker, L'Europe dans la Grande Guerre, Belin, Paris, 1996

F. Debyser, Chronologie de la guerre mondiale. De Sarajevo à Versailles (28 juin 1914-28 juin 1919), Payot, Paris, 1938

M. Ferro, La Grande Guerre, Gallimard, Paris, 1968 ; nouv. éd. 1990

F. Fischer, Griff nach der Weltmacht, Droste, Düsseldorf, 1961 (Les Buts de guerre de l'Allemagne impériale : 1914-1918, trad. G. Migeon et H. Thiès, éd. de Trévisé, Paris, 1970), nouv. éd. 2002

I. Geiss, July 1914. The Outbreak of the First World War : Selected Documents, Batsford, Londres, 1967

Kriegel, Aux origines du communisme français, t. I, Armand Colin, Paris, 1964

- A. Mayer, *Politics and Diplomacy of Peace Making. Containment and Counterrevolution at Versailles*, Knopf, New York, 1967
- J. Meyer, A. Ducasse & G. Perreux, *Vie et mort des Français*, Hachette, Paris, 1959
- G. L. Mosse, *De la Grande Guerre aux totalitarismes : la brutalisation des sociétés européennes*, Hachette, Paris, 1999
- C. Nicolson, *The Longman Companion to the First World War : Europe 1914-1918*, Longman, Harlow, 2001
- G. Pedroncini, *Les Mutineries de 1917*, P.U.F., Paris, 1967 ; 2e éd. 1983
- J. Péricard, *Verdun*, Paris, 1938
- P. Renouvin, *La Crise européenne (1904-1914) et la Grande Guerre*, Félix Lacan, Paris, 1934, 9e éd. P.U.F., 1998
- J. Winter, *The Experience of World War One*, Macmillan, Oxford, 1988
- J. Winter, G. Parker & M. R. Habeck dir., *The Great War and the Twentieth Century*, Yale Univ. Press, New Haven, 2000.
- S. Audoin-Rouzeau, *Les Combattants des tranchées*, Armand Colin, Paris, 1987
- S. Audoin-Rouzeau, A. Becker & L. V. Smith, *France and the Great War, 1914-1918*, Cambridge Univ. Press, Cambridge, 1997
- A. Becker & S. Audoin-Rouzeau, « Violence et consentement : la culture de guerre du premier conflit mondial », in J.-P. Rioux & J.-F. Sirinelli dir., *Pour une histoire culturelle*, Seuil, Paris, 1997
- J.-J. Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, Robert Laffont, Paris, 1980 ; *La France en guerre 1914-1918 : la grande mutation*, Complexe, Bruxelles, 1988
- J.-J. Becker & S. Bernstein, *Victoire et frustrations (1914-1929)*, Seuil, Paris, 1990
- R. Chickering, *Imperial Germany and the Great War*, Cambridge Univ. Press, Cambridge, 1998
- J.-B. Duroselle, *La Grande Guerre des Français : l'incompréhensible*, Perrin, Paris, 1994
« Les Entrées en guerre en 1914 », dossier, in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, no 179, juill. 1995
- S. R. Grayzel, *Women and the First World War*, Longmann, Harlow, 2002
- J. Horne, *State, Society and Mobilisation in Europe during the First World War*, Cambridge Univ. Press, Cambridge, 1997
- M. Isnenghi & G. Rochat, *La Grande Guerra 1914-1918*, La Nuova Italia, Milan, 2000
- Kriegel, *Aux origines du communisme français*, t. I, Armand Colin, Paris, 1964
- N. Stone, *The Eastern Front 1914-1917*, Hodder & Stoughton, Londres, 1975

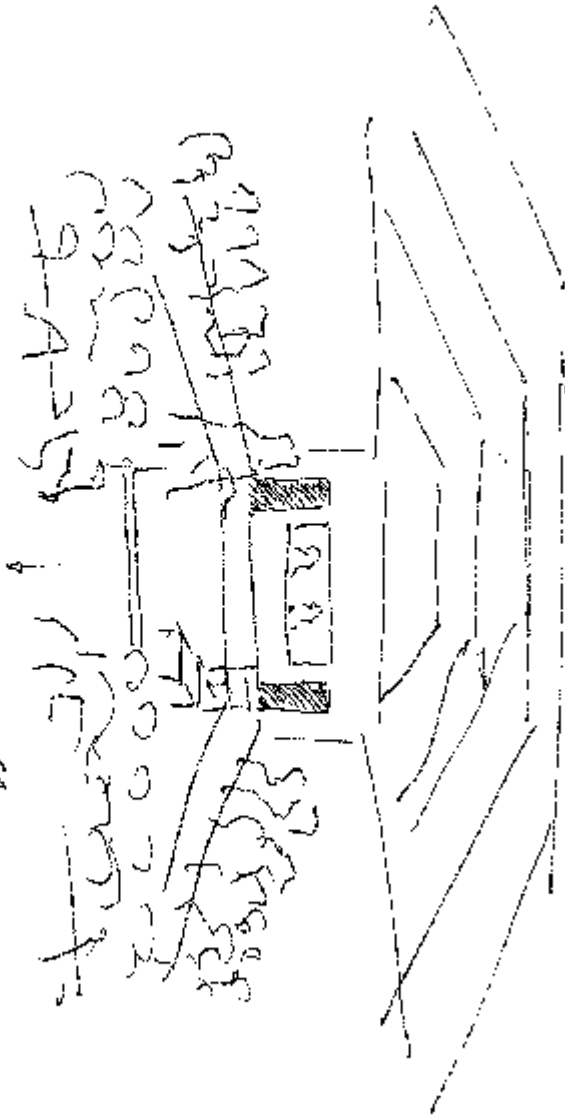
Exemple d'une mise en scène de Don Juan revient de guerre

Mise en scène de Jacques Osinski



Esquisse scénographique préparatoire

Avec son univers "skinoblast" et son esprit 1985.
Des formes, des boules de papier skinoblast en plâtre.



scène petite salle

BAT_HORVATH 12/12/2013 08:50 Page 4

L'équipe artistique



Guy Pierre Couleau, metteur en scène

Guy Pierre Couleau débute au théâtre comme acteur en 1986, dans des créations de Stéphanie Loïk, Agathe Alexis ou Daniel Mesguich. Il réalise sa première mise en scène, *Le Fusil de chasse* de Yasushi Inoué, en 1994, avant *Vers les cieux* de Horvath, l'année suivante. En 1998, il décide de se consacrer uniquement à la mise en scène, pour créer *Netty* d'après Anna Seghers et *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard. Après avoir monté *Le Baladin du monde occidental* de John M. Synge, Guy Pierre Couleau fonde en 2000 sa compagnie « Des Lumières et Des Ombres », associée au Moulin du Roc, Scène nationale de Niort puis aux Scènes nationales de Gap et d'Angoulême. En 2001, *Le Sel de la terre*, diptyque de Sue Glover et Frank McGuinness, est programmé au festival IN d'Avignon. Guy Pierre Couleau a également mis en scène *Rêves* de Wajdi Mouawad,

L'Épreuve de Marivaux, *Marilyn en chantée* de Sue Glover, *Les Justes* d'Albert Camus, *Les Mains sales* de

Jean-Paul

Sartre.

Il dirige depuis juillet 2008 la Comédie De l'Est, Centre dramatique régional d'Alsace, à Colmar, qui devient en 2012 Centre dramatique national. Il y crée *La Fontaine aux saints* et *Les Noces du rétameur* de John M. Synge en 2010. Suivront *Hiver* de Zinnie Harris, *Le Pont de pierres et la peau d'images* de Daniel Danis, *Bluff* d'Enzo Cormann, *Maître Puntilla et son valet Matti* de Bertolt Brecht et *Cabaret Brecht*. Pour la saison 2013-2014, il met en scène *Guïtou* de Fabrice Melquiot et *Désir sous les ormes* d'Eugene O'Neill.



Bruno Journée, assistant à la mise en scène

Comédien, chanteur et clown à l'hôpital, il est formé à l'ENSATT à Paris dans la classe de Brigitte Jaques, Pierre Tabard et Marcel Bozonnet. Titulaire d'une maîtrise de théâtre à l'Université de Strasbourg, il aborde le chant classique dans la classe de Dominique Strubel et Véronique Ougier. Du répertoire classique au théâtre contemporain, Bruno Journée a joué Racine, Molière, Shakespeare, Goldoni, Musset mais aussi Offenbach, Lewis Carroll, Calaferte, Remy Devos, Caragiale, Dorst, Mrozek, Labiche, Anton Tchekhov ou Tennessee Williams. Il a travaillé sous la direction de Manuel Rejock, Jean-François Maurier, Dominique Pompougnac, Christian Schiaretti, Jacques Bachelier, Jean-Jacques Mercier, Dominique Guibbert et Pascal Holtzer, Edmunds Freibergs, Renato Spera, Martin Adamiec, Thierry Simon. Il participe à des tournages avec Combes, Hakim, Zidi, Bluwal, Merlet, Rigal et des doublages de films chez

Chrismax, Sofreci, Murphilm, Karina films, Seppia. A la Comédie De l'Est, il joue en 2011 dans *Onclé Vania* d'Anton Tchekov, mis en scène par Edmunds Freibergs, et en 2013 dans *Guïtou* de Fabrice Melquiot, créé par Guy Pierre Couleau.



Carolina Pecheny, comédienne

Formée au Conservatoire national d'art dramatique à Buenos Aires et à l'Ecole Argentine du Mime, Carolina Pecheny intègre la troupe du Théâtre du Soleil après son arrivée en France. Au théâtre, elle travaille sous la direction d'Ariane Mnouchkine, Guy Freixe, Guy Pierre Couleau (*L'Épreuve* de Marivaux, *Vespetta e Pimpinone* d'Albinoni, *La Fontaine aux saints* et *Les Noces du rétameur* de J.M. Synge, *Le Pont de pierre et la peau d'images* de Daniel Danis, *Guitou* de Fabrice Melquiot), Serge Lipszyc, Paul Golub, Edmunds Freibergs (*Oncle Vania* d'Anton Tchekhov). Elle met en scène *Le Médecin malgré lui* de Molière, joué en Argentine et en Allemagne, *Monsieur Mockinpott* de Peter Weiss en Allemagne et *Raconte-moi*, inspiré de *Etre sans destin* d'Imre Kertész au Théâtre du Soleil. Elle poursuit avec *Une laborieuse entreprise* de Hanokh Lévin, *Le Monte Plats* d'Harold Pinter et *La Conférence des oiseaux* de Jean-Claude Carrière, en Allemagne. Elle assiste également Guy Pierre Couleau à la mise en scène de *Maître Puntilla et son valet Matti* de Brecht, en 2012, et à celle de *Désir sous les ormes* d'Eugene O'Neill, en 2014. Elle a dirigé de nombreux stages de jeu masqué en Argentine, Norvège, Allemagne, République tchèque. Depuis 2009, Carolina Pecheny est collaboratrice artistique de la Comédie De l'Est et travaille de façon continue avec les élèves de l'option théâtre de la Ville de Colmar.



Nils Öhlund, comédien

Formé à l'ENSATT en 1990, Nils Öhlund a joué au théâtre sous la direction de Thierry Atlan, Hubert Saint-Macary, Serge Noyelle, Fabian Chappuis, Claude Yersin, et régulièrement avec Guy Pierre Couleau (*Le Baladin du monde occidental* de Synge, *Regarde les fils de l'Ulster* de Mac Guinness, *Résister* de Guy Pierre Couleau, *Les Justes* de Camus, *Les Mains sales* de Sartre) ou Anne-Laure Liégeois (*Ça*, *Edouard II* de Marlowe, *La Duchesse de Malfi* de Webster). Acteur de l'ensemble artistique de la Comédie De l'Est, il a joué en 2012 dans *Nathan le Sage* de Lessing, mis en scène par Bernard Bloch, dans *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov, créé par Edmunds Freibergs, dans *Le Schmürz* de Boris Vian, sous la direction de Pauline Ringeade. En 2013, il tient le rôle du père dans *Guitou* de Fabrice Melquiot, avant d'interpréter, en 2014, celui du fils dans *Désir sous les ormes* d'Eugene O'Neill, deux pièces mises en scène par Guy Pierre Couleau. Nils Öhlund a co-mis en scène et joué *Le Véritable ami* de Goldoni au Théâtre du Lucernaire. En 2010, il a mis en scène *Une maison de poupées* d'Ibsen au théâtre de l'Athénée Louis-Juvet. En mai 2015, il créera *Mademoiselle Julie* de Strindberg à la Comédie De l'Est. Il a tourné dans plusieurs films pour la télévision avec Maurice Failvic, Alain Bonnot, Thierry Binisti, Gérard Vergés, Fabrice Cazeneuve, Stéphane Kappes, Miguel Courtois, Alain Wermus, Yves Rénier, Jérôme Boivin, Claudio Tonetti, Malik Chibane, et pour le cinéma avec Sébastien Lifshitz, Lorraine Levy.



Jessica Vedel, comédienne

Formée à l'école Claude Mathieu, Jessica Vedel a travaillé sous la direction d'Oriane Blin (*Comme dans un rêve* de Molière), Jean Bellorini (*Vivre nos promesses*), Camille de La Guillonnière (*Après la pluie* de Sergi Belbel, *Tango* de Slawomir Mrozek, *A tous ceux qui* de Noëlle Renaude, *La Noce* de Bertolt Brecht, *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov), Frédéric Tourvieille (*Un air de famille* d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri), Amélie Porteu (*Tout le monde veut vivre* d'Hanokh Levin), Guy Pierre Couleau (*Maître Puntila et son valet Matti* de Bertolt Brecht et *Guitou* de Fabrice Melquiot). Elle met également en scène *Un paysage* de Fanny Mentré.

Elle codirige la compagnie « Le temps est incertain mais on joue quand même » dédiée à la création théâtrale ainsi qu'au développement local dans le cadre de « La tournée des villages » en Pays de Loire. Avec la compagnie « Passe-moi l'sel », elle enseigne le théâtre aux enfants et aux seniors.

Diversions, novembre 2014

Théâtre *Don Juan revient de guerre* à La Comédie de l'Est

La nouvelle création du Centre Dramatique National d'Alsace sera collective. Portée par l'ensemble artistique de la Comédie de l'Est, *Don Juan revient de guerre* est une pièce de l'auteur austro-hongrois Ödön von Horváth, mort prématurément en 1938.

Dans la pièce d'Ödön von Horváth, Don Juan revient à la vie et part à la recherche de son ancienne fiancée. L'auteur nous transporte dans une Allemagne qui vient de connaître la première grande défaite de son histoire, au sortir de la première guerre mondiale. Nous découvrons cette Allemagne déçue à travers les yeux de Don Juan qui la parcourt. D'une certaine manière, il incarne, à travers sa souffrance mais aussi sa perversion, cette Allemagne défaite et mise au ban du monde. Mais Don Juan est également toujours aux prises avec ce besoin impérieux de séduire, rencontrant de nombreuses femmes sur son chemin, Carolina Pecheny et Jessica Vedel incarnant ces figures féminines. Don Juan, lui, ne sait pas encore que sa bien aimée n'est plus.

Car ce grand séducteur qu'est Don Juan laisse aussi derrière lui une trace de mort. Lorsqu'Ödön von Horváth écrit la pièce en 1935, depuis son exil viennois, ce fervent opposant au régime nazi a été le témoin de la lente agonie de son pays, son marasme économique et moral qui a placé Hitler au pouvoir. Quelques mois avant que le Troisième Reich n'emporte le monde dans un second conflit meurtrier, le dramaturge nous transporte donc aux origines de cette Deuxième guerre mondiale. « Mais c'est aussi le moment où l'Europe tente de se



reconstruire en s'ouvrant aux nouveautés », explique le directeur de la Comédie de l'Est, Guy Pierre Couleau, « en respirant les parfums inconnus venus de l'Ouest, avec le jazz et les films du nouveau cinéma américain par exemple ». L'Allemagne d'après le premier conflit mondial, ce sont en effet, aussi, les Années Folles, telle envie de libération, l'explosion des cabarets, de la mode. « Ce sont donc les gens qui réclament une valeur, celle de leurs sentiments et de leurs rêves

perdus pendant toutes ces longues années de guerre ».

Affrontant tour à tour la grippe espagnole, et ses propres démons, recherchant dans une multitude de femmes sa chère disparue, Don Juan erre de par son pays en ruine. « Je me suis donc permis de dépeindre un Don Juan de notre époque, parce que notre propre époque nous est toujours plus proche », expliquera-t-il Horváth, Don Juan revient

Lorsqu'Ödön von Horváth écrit la pièce en 1935, depuis son exil viennois, ce fervent opposant au régime nazi a été le témoin de la lente agonie de son pays, son marasme économique et moral qui a placé Hitler au pouvoir

de guerre est une mise en scène collective qui, à travers les périples du personnage, veut dépendre l'influence de l'histoire sur les individus. « Don Juan lui aussi revient de la guerre et s'imagine être devenu un autre homme. Pourtant il reste qui il est. Il ne peut pas faire autrement. Il n'échappera pas aux dames ». Pour le dramaturge austro-hongrois, la figure de Don Juan est multiple, presque insaisissable. « du briseur de mariages, meurtrier et affamateur des morts dans la version primitive jusqu'au gentleman fatigué dont on dissèque la psychologie ». Don Juan demeure également un indéfectible rebelle à l'autorité et un insatisfait chronique, recherchant la perfection sans jamais la trouver.

- Paul Sabrin -

Don Juan revient de guerre, La Comédie de l'Est, Colmar, du 18 au 29 novembre, et du 19 au 23 janvier
www.comedie-est.com